

CHAPITRE II

ÉRASME ET THOMAS MORE

A scholar brotherhood, high-souled and complete.
J.-C. Shairp (A remembrance).

« Erasmus, my darling, is my dear darling still. »
More, *Dial.*, p. 422.

Ab aliis persuasi credunt plus ab ea ipsa (Moria) dictum quam dictum sit. Alioque fors non succensuri, si ea ipsa quae dicuntur *ipsi* intelligerent.

Mori, *ad Dorpium*, p. 41, B.

J'ai déjà rappelé que les contemporains du jeune Thomas More se plaisaient à associer son nom à celui d'Érasme. A la distance où nous sommes, un tel rapprochement ne laisse pas que de surprendre et de paraître inquiétant. Encore s'il n'y avait eu entre ces deux humanistes qu'un lien d'étroite amitié, le grec, à la rigueur, expliquerait tout. Mais cette échappatoire nous est fermée. De part et d'autre la sympathie fut pleine et entière. On ne trouvera pas une seule ligne de More — je dis pas une, — où l'on aperçoive le moindre désaveu de l'œuvre et de la pensée érasmienne. Il en est, au contraire, beaucoup et de décisives où le futur martyr fait siennes toutes les pensées de son ami et prend à fond leur défense. Que faire? Abandonnerons-nous aux protestants ou aux libres-penseurs l'auteur de l'*Eloge de la Folie* et avec lui trente années et plus de la vie

intellectuelle de Thomas More ? Si les faits l'exigent nous nous résignerons à ce sacrifice, mais il serait dur. D'un autre côté, avec les anciens biographes de More, essaierons-nous de brouiller le plus tôt possible les deux amis et imaginer coûte que coûte une façon de les séparer ? Oui encore, mais à condition que la justice et la vérité nous le permettent. En tous cas, avant de les juger, il faut les entendre. Ils nous ont mis tous deux dans leurs confidences et si l'un des deux nous semble un peu trop fuyant, l'autre au moins, et celui qui seul nous intéresse directement en ce chapitre, est d'une sincérité transparente. Au reste je n'oublie pas qu'un biographe sans autorité serait mal venu à vouloir conduire de son chef un interrogatoire si délicat et je me bornerai à suivre pas à pas le travail de deux maîtres dont la science et l'orthodoxie sont hors de cause : Dom Gasquet, primat des bénédictins d'Angleterre¹ et le P. Bridgett, biographe officiel du bienheureux Thomas More.

II

Comme chacun sait, Érasme a fait, à plusieurs reprises, d'assez longs séjours en Angleterre. Sa première visite date de 1497, époque à laquelle More commençait sa seconde année de droit. Érasme avait une dizaine d'années de plus que le jeune étudiant. Ils se rencontrèrent probablement chez William Blount, lord Mountjoy que l'humaniste déjà célèbre, avait eu à Paris pour élève. De Londres, Érasme

1. Dom Gasquet a consacré à Érasme un long chapitre de son livre sur la *Eve of the Reformation*.

partit bientôt pour Oxford, mais aux termes des lettres qu'il écrit alors à More, on voit qu'une solide et tendre amitié commence entre eux deux. D'ailleurs on pouvait se rencontrer de temps en temps. Un jour qu'Érasme se reposait à la campagne chez lord Mountjoy, More vint le voir et lui proposa de le conduire au prochain village. Là se trouvait, à l'exception du prince Arthur, toute la famille de Henri VII. En grande pompe les enfants du roi donnaient audience, Henri, âgé de neuf ans, mais déjà pénétré de son importance, deux petites princesses et un enfant aux bras de sa nourrice. « More ayant fait sa révérence, offrit à Henri, je ne sais quelle pièce de sa façon. Mais moi, dit Érasme, pris de court, je n'avais rien à présenter, et je dus promettre aussi quelque hommage de ma plume. J'étais un peu vexé contre More qui ne m'avait pas averti et d'autant plus que, pendant notre repas, le prince envoya un billet pour réclamer mon écot. De retour à la maison et en dépit des Muses auxquelles j'avais dit adieu depuis longtemps, je finis mon poème en trois jours¹. »

Nous retrouverons le prince Henri. En attendant, Érasme, de retour sur le continent, disait à tous les échos la louange de ses amis d'Angleterre, la bonté du prieur Charnock, son hôte d'Oxford, l'érudition de Colet, la « suavité » de More.

Vers la fin de 1505, il repasse de nouveau la Manche. Cette fois, il descend chez More, marié depuis quelques mois et où fréquente assidûment toute une académie d'hellénistes, Colet, Grocyn, Linacre et Lilly. Je laisse à penser la joie de la bande

1. B. I, 39, 40, La scène se passe entre février 1499 et janvier 1500.

studieuse. En verve de travail et pour retremper leur *humour* aux bonnes sources, les deux amis profitent de l'intervalle pour traduire en latin plusieurs dialogues de Lucien : More se réserve les plus malicieuses et pour ne pas trop négliger son métier d'avocat, il s'amuse à écrire une déclamation sur le tyrannicide, à l'imitation du même Lucien. Il veut qu'Érasme fasse de même. « Cet homme-là me ferait danser sur une corde raide », dit Érasme et il publie sa déclamation, avec une préface où More n'est pas oublié. « A moins que mon extrême affection ne m'aveugle, je crois bien, écrit-il, que la nature n'a jamais façonné un esprit plus vif, plus aigu et plus fin. Une facilité de parole égale à son intelligence, une grande douceur, une *humour* à la fois malicieuse et inoffensive, c'est le plus parfait des avocats. » Précisant son éloge littéraire, il ajoute ces lignes que nous sentons très justes : « Son style oratoire rappelle l'abondance et la subtilité d'Isocrate plutôt que le courant limpide de Cicéron, quoique son urbanité ne le cède en rien à celle de Tullius. Dans sa jeunesse il s'est exercé si assidûment à la poésie que sa prose d'aujourd'hui est encore d'un poète¹. »

Nous voici arrivés au moment critique, à cette année 1508, qui vit Érasme venir encore en Angleterre, s'installer encore chez Thomas More. Quelques semaines plus tôt, dans un pays difficile, chevauchant au caprice de sa mule, une idée lui était venue qui avait paru de bonne prise. Il la communique à son hôte. Celui-ci n'était pas homme à bouder à de semblables projets : il encourage Érasme, il le presse, il lui souffle quelques facéties de son cru, tant qu'en-

1. B. I, 82, 83.

fin, au bout de quelques semaines, *l'Éloge de la folie* était achevé. Le titre même du fameux petit livre, *Encomium Moriae*, scellait pour ainsi parler la fraternité littéraire de nos deux amis et rappelait plaisamment que l'œuvre avait été écrite sous le toit de Thomas More, et en une sorte de collaboration avec le futur auteur de *l'Utopia*.

Mais pourquoi parler de collaboration ? More ne s'est pas contenté d'encourager Érasme et de le défendre. Dans cette campagne, dont *l'Éloge de la folie* est l'épisode le plus connu, il a fait le coup de feu à côté de son ami. Telle brochure de lui égale la *Moria* en malice acérée, en verve agressive. En 1516, avant l'explosion luthérienne, il disait encore que pour sa part il n'aurait pas voulu supprimer une ligne des épigrammes d'Érasme contre les moines¹, et vers ce temps-là lui-même ne s'interdisait pas quelques anecdotes piquantes sur le même thème. Pieux comme il l'était, et singulièrement attaché à la Sainte Vierge, il a raillé sans pitié certaines dévotions qui lui paraissaient superstitieuses. Sur tous ces points on peut cependant remarquer que sa plume est plus délicate, plus légère que celle d'Érasme².

Leur amitié continue sans un nuage. En 1517, More, ambassadeur malgré lui se morfondait à Calais. Érasme et Pierre Giles lui envoient d'Anvers leur portrait que vient de terminer Quentin Matsys. « Pierre, écrit Érasme, a payé une moitié des frais et moi l'autre. Chacun se fût volontiers chargé de toute la dépense, mais nous voulions que le cadeau fût de

1. « Non miror nil in eis reperisse te quod mutari velles sicuti nec ego certe. » *Ad Dorpium*. 41. F.

2. Bien entendu, je ne parle pas du latin qui n'égale pas celui d'Érasme.

nous deux¹. » More ravi lui répond avec une effusion de tendresse : « Vous ne pouvez croire, mon Érasme, mon cher Érasme (*l'erasmiotatos* est intraduisible), combien cette nouvelle attention de votre part m'enchaîne encore davantage à vous !... vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas un vaniteux, et cependant, pour dire vrai, il est une ambition dont je ne puis me défaire et c'est merveille comme je suis suavement transporté quand la pensée me vient que dans les âges les plus lointains je serai rendu fameux par l'amitié, les lettres, les livres et le portrait d'Érasme². »

L'année précédente, More avait écrit sa fameuse brochure à Dorpius en défense de l'*Éloge de la folie*. En 1520, paraît sa lettre à un moine qui lui avait envoyé d'indignes calomnies contre Érasme. Mais déjà les affaires et bientôt la lutte contre le protestantisme l'absorbent. Cependant les deux amis ne se perdent pas de vue, ils s'écrivent encore et toujours sur le même ton, et nous verrons bientôt comment, jusque dans sa lutte contre les luthériens, More se montre sensible à toute attaque contre l'orthodoxie d'Érasme et comment il le revendique hautement pour son « cher ami ».

III

On a, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette amitié fameuse. Il est à la fois triste et plaisant de voir comment des biographes, d'ailleurs graves et sin-

1. B. I, 109.

2. B. I, 109, 110.

cères, n'ont pu se tenir d'atténuer ou d'amplifier les faits, au gré de leurs propres désirs. Ainsi naissent les légendes. Stapleton, qui fut un des bons controversistes catholiques dans la campagne contre le protestantisme, ne peut accepter l'idée que More soit resté l'ami d'Érasme. Pour lui, comme pour presque tous les contemporains, celui-ci n'est pas autre chose que le précurseur de Luther, et par suite d'un de ces sophismes inconscients dont nous sommes tous capables, il veut donc que, tôt ou tard, son héros soit arrivé à la même idée. « Leur commune dévotion aux belles-lettres, écrit-il, fut cause que More aima Érasme plus que personne. Érasme le lui rendit bien et à juste titre. Pourtant cette amitié fut plus honorable à Érasme qu'utile à More. D'ailleurs à mesure que se développa l'hérésie dont Érasme avait pondu l'œuf redoutable, cette tendresse de More diminua peu à peu et alla se refroidissant. » Comme on le voit, chaque mot est un coup d'estompe, l'estompe de la légende. Écoutons l'histoire. « Dans l'intérêt de la vérité, dit le P. Bridgett, je dois déclarer que je ne trouve pas le moindre fondement à cette assertion de Stapleton, copiée par Cresacre More et tant d'autres. Rien ne nous montre que l'amitié de ces deux hommes se soit refroidie et nous avons la preuve abondante du contraire¹. » Stapleton insiste. De vagues on-dit lui permettent d'affirmer que More aurait supplié son ami de publier un livre de rétractations et qu'Érasme, non content de négliger ce conseil, aurait pris soin de faire disparaître l'autographe compromettant. *Nec has Mori litteras superesse passus est*. L'ingénuité de ce jugement téméraire vaut un aveu, mais il y a mieux

1. B. I, 39.

encore. Dans un livre qu'il publia à la fin de sa vie, et en pleine agitation protestante, More s'est expliqué nettement sur le compte d'Érasme. C'est bien là sans doute qu'il faut aller prendre sa dernière pensée. Stapleton ne l'ignore pas. Il insère le passage dans son livre, mais par suite de cet aveuglement involontaire dont nous parlions, il ne voit pas ou il oublie les dernières lignes qui sont un témoignage décisif d'affection et de confiance.

« Si je trouvais chez Érasme, avait écrit More, les mêmes mauvaises intentions que chez Tyndale, mon cher Érasme, ne *serait* plus mon cher Érasme. »

Stapleton s'arrête à propos sur ce conditionnel qui semble ouvrir la porte aux conjectures. Finissons la phrase et la pensée de More.

« Mais comme je sais que mon cher Érasme déteste et réprouve les erreurs et hérésies qu'enseigne Tyndale, Érasme mon cher ami, *restera*, quand même, mon cher Érasme¹. »

Cresacre, lui aussi, se garde bien de citer tout le passage, il renchérit même et, soit bonhomme, soit habileté, il change avec les temps des verbes le sens de la phrase : « si Érasme *a* écrit, il ne *sera* plus mon ami² ».

Mais ces menues libertés qu'on prend avec la vérité ne profitent pas à sa cause. Par ces maladroitesses excuses, Stapleton a manqué compromettre son héros. En affirmant que sur le tard More était revenu de son engouement et avait rompu avec un dangereux ami, il insinuait ou du moins il prêtait à entendre que leurs premières relations n'avaient pas été au bas

1. English works, p. 422.

2. P. 83, 84.

mot sans quelque imprudence. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en fête l'imagination d'une autre catégorie de biographes.

Voici paraître une autre légende, la légende de Thomas More catholique douteux et mécontent, fidèle suspect et, tout comme Érasme, précurseur du protestantisme. « Le jeune ascétique, — écrit Nisard, — le chrétien qui n'avait pas trouvé le cloître assez dur pour y enfermer sa jeunesse révoltée, l'écrivain polémique qui allait défendre si ardemment la cause du catholicisme, avait senti ce relâchement des opinions et cette détente de l'esprit par lesquels nous passons tous vers cet âge-là (*Un historien serait moins pressé de prêter à un chrétien de 1510 les sentiments par où « nous passons » au XIX^e siècle*) et, qui nous rendent tolérants dans les matières religieuses, intelligents et modérés dans la critique de toutes choses, réformateurs sans haine, réservés dans la négation comme dans l'affirmation. En proclamant en *Utopie* la liberté des religions¹, Morus était plus près du doute philosophique que de la foi romaine. Son âme s'était adoucie sans se corrompre, par la pratique des affaires, par la connaissance des intérêts humains et par la gloire qui rend bienveillant. Sa tolérance n'était qu'une juste vue des choses, une philosophie douce sur un fond d'humanité chrétienne.... »

On ne saurait caresser plus amoureusement sa propre image, car enfin aucun de ces traits ne ressemble à Thomas More. Certes, le chancelier de Henri VIII fut « tolérant » et plus que personne, mais pas du tout comme on prétendait l'être sous le règne de Louis-Philippe. Au simple point de vue de la critique,

1. Nous reviendrons à ce passage de l'*Utopia*.

il faudrait trois évidences pour prêter à un homme comme lui, et même à Érasme, ce christianisme attiédi et infiniment dilué dont Nisard pense lui faire honneur. Quoi qu'il en soit, ce portrait est fait de chic et toute cette psychologie se ramène à une simple déduction de logicien. Érasme est sceptique — More a beaucoup aimé Érasme — donc More a été sceptique. « Ces deux hommes, conclut Nisard, se touchent et se conviennent par tous les points. La prudence d'Érasme prend aux yeux de Morus la couleur de sa propre tolérance. Son penchant au doute rencontre en Morus une foi assoupie qui ne sera réveillée que par la voix retentissante de Luther. Lorsque cet homme aura jeté dans le monde chrétien ses paroles qui deviendront des glaives, Morus et Érasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront moins (voici Stapleton); alors Érasme dira de Morus que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion. Morus pensera d'Érasme que s'il refuse la controverse active et quotidienne avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie¹. »

En vérité on ne sait que dire quand on voit un parfait honnête homme écrire en toute bonne foi de pareilles choses. Car, enfin, la fantaisie est flagrante : j'ai apporté tantôt la parole formelle par laquelle More venge son ami de tout soupçon d'hérésie. Une lettre de lui écrite en 1526 manifeste, il est vrai, un peu d'inquiétude, non pas sur l'orthodoxie, mais sur le courage d'Érasme qui, à ce moment, semblait hésiter à lancer le second volume d'un livre annoncé contre Luther. Cette lettre, très belle est d'ailleurs de celles

1. P. 165, 186, 187.

que l'on écrit aux seuls intimes et très intimes¹. Quant au prétendu mot d'Érasme, ce bon Nisard joue de malheur. La lettre, où sans doute il a cru le lire, est tout entière consacrée à la louange et à la défense de Thomas More. Celui-ci venait de rentrer dans la vie privée et les protestants faisaient rage autour de son nom. Érasme n'a pas de peine à montrer que le chancelier, dans sa façon de traiter les hérétiques, n'est pas sorti de son devoir et il ajoute : « More déteste ces dogmes séditieux (c'est de Luther qu'il s'agit) qui aujourd'hui ébranlent si lamentablement le monde. Il ne fait pas mystère de ses sentiments à cet égard, car il est si religieux que si de quelque façon il lui fallait aller aux extrêmes, il aimerait mieux tomber dans la superstition que dans l'impiété². Encore une fois on peut, si l'on veut, se livrer, autour de ces deux hommes à des fantaisies psychologiques, mais il faut renoncer à les amener en témoignage l'un contre l'autre. Ils s'aiment, ils s'entendent, ils se soutiennent jusqu'à la fin.

IV

Ne les séparons donc pas, et puisque aussitôt que l'un des deux est sur la sellette, l'autre vient se mettre à côté de lui, qu'un même jugement les condamne ou les absolve. De quoi les accuse-t-on ? D'avoir préparé les voies à la révolte de Luther en menant trop vivement la guerre contre les abus dont souffrait alors l'Église. Que vont-ils dire pour leur défense ?

1. B. I, 277, 179.

2. Sic addictus pietati ut si in alterutram partem aliquantum inclinet momentum, superstitioni quam impietati vicinior esse videatur. Édit. Lond. p. 1505. B. I, 246.